

PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

KHALID BOUZOUBAÂ FENNANE

La phénoménologie vue comme méthodologie ultime des sciences déductives

Philosophia Scientiæ, tome 1, n° 2 (1996), p. 71-86

http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1996__1_2_71_0

© Éditions Kimé, 1996, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiæ/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

**La phénoménologie vue comme méthodologie ultime
des sciences déductives**

Khalid Bouzoubaâ Fennane
Université de Fès - Maroc

Abstract.— When we read Tarski's "Fundamentale Begriffe der Methodologie der deduktiven Wissenschaften" and Husserl's *Formale und transzendente Logik*, among other works, we are tempted to consider the latter's phenomenology as the framework that provides the methodology of deductive sciences, since it is concerned with the re-definition of scientific concepts, such as that of truth, and the analysis of methodological problems, such as those of completeness and consistency of scientific theories. Nevertheless, in opposition to its 'purely logical' acceptance, this 'phenomenological' methodology does elaborate these concepts as referring to a transcendental ego — considered as the fundamental concept, the fact which allows it, according to Husserl, to solve all the methodological problems and leads its author to view it as the true and the ultimate methodology.

Considering essentially the transcendental ego as the principle which allows, in this framework, to avoid the indeterminacy problems raised by Gödel-Tarski's results, and suspected by Husserl, I intend to analyse the fact that beyond those methodological considerations, the latter aimed at answering the Critical question: if we only consider the intrinsic properties of a deductive theory, how could we elaborate, in accordance with it, an *a priori* knowledge of the world independently of any empirical supposition related to an objective or a subjective entity? This will be done in the light of the fact that the methodology, in its "purely logical" acceptance, is open, i.e. that the indeterminacy problems, that it raises, do exclude any reference to any ultimate — empirical or transcendental — ground or limit for the elaboration of deductive sciences.

Constat

Il est évident de constater que l'élaboration de la phénoménologie transcendantale s'effectuait en parallèle avec les recherches à caractère logico-mathématique sur les fondements des mathématiques vers le début de ce siècle. D'ailleurs, dans son introduction à la *Formale und transzendente Logik*, Husserl présente cette phénoménologie comme le lieu d'achèvement de telles recherches :

Ce n'est qu'une logique transcendantale qui peut être une doctrine dernière de la science, une doctrine des principes et des normes de toutes les sciences qui soit la doctrine dernière, la plus profonde et la plus universelle. [Husserl, 1929a, 23 ; souligné]

Et contrairement à ce que l'on peut attendre d'un philosophe, au sens traditionnel du terme, on le voit soulever certaines questions métamathématiques telles que la définition du concept de système déductif, savoir jusqu'où s'étend la possibilité d'élargir un tel système défini en un système nouveau qui contient comme partie l'ancien, ou encore savoir quand la totalité des propositions d'une

science a une forme constructible *a priori* à partir d'un nombre fini d'axiomes [*ibid.* 1^o section, chap. 3].

1. Ré-orientation méthodologique vers le Moi

Mais l'on peut facilement s'apercevoir que le but poursuivi ici par Husserl n'est pas d'élaborer une méthodologie au sens logique pur, telle qu'on la verra définie et élaborée par Tarski — par exemple — dans "Fundamentale Begriffe der Methodologie der deduktiven Wissenschaften", mais plutôt de *fonder* celle-ci au sein d'une méthodologie qui se veut l'ultime et la plus générale, qu'il nomme *logique transcendantale*. En fait, si la première se propose «*de préciser le sens d'une série de concepts métamathématiques fondamentaux que les métathéories particulières ont en commun, et d'établir les propriétés fondamentales de ces concepts*» [*ibid.*, 69], la citation sus-mentionnée de Husserl indique qu'on peut bien parler d'une méthodologie, cette fois-ci au sens logique transcendantal puisqu'elle admet un rôle analogue à celui de la première tout en le centrant sur l'activité subjective d'un *ego* transcendantal — celui-ci étant considéré comme le concept fondamental premier.

On peut, en effet, caractériser l'aspect fondateur ultime de cette méthodologie transcendantale (M.T) par le fait qu'elle assure une base critique à la méthodologie au sens logique pur (M.L), ainsi qu'aux sciences dont elle s'occupe, afin de lui permettre de passer du stade de simple technique théorique à celui de science véritable, tout en éliminant les paradoxes qui constituent des obstacles devant son achèvement. Cette base critique consiste essentiellement en la nécessité de *ré-orienter* (M.L), et la science en général : au lieu que celle-ci reste dirigée vers son objet, il faut qu'elle soit dirigée vers la subjectivité qui la constitue originellement en tant que moi pur se saisissant continuellement dans sa vie perceptive — en tant que résultante unique et ultime de l'*ἐποχή* phénoménologique. Autrement dit, (M.T) fait *transparaître* dans les concepts et lois de (M.L) le travail de clarification de l'origine subjective¹ de telle sorte qu'elle fait *correspondre* à ceux-ci des structures et des légalités subjectives concernant la subjectivité constituante. Ainsi par exemple, à la loi de contradiction dans (M.L), qui peut s'énoncer ainsi : «*Tout jugement qui contredit un autre jugement est "exclu" par*

1 Il s'agit de l'*ego* transcendantal, c'est-à-dire du moi qui, en se réfléchissant sur soi-même, se découvre en tant que résidu irréductible de la réduction phénoménologique et en tant que centre et fondement de constitution et d'effectuation de tout acte et de tout objet (Cf. §7).

ce jugement qu'il contredit» correspondra dans (M.T) la loi : «*De deux jugements se contredisant l'un l'autre (immédiatement ou médiatement) un seul uniquement, dans l'effectuation véritable ou distincte de l'unité de ces deux jugements, peut être valable pour un être qui juge pris en général.*» [Husserl, 1929a, 256] Même si cela n'est pas explicite dans la formulation de Husserl, on constate néanmoins que la correspondance entre les deux lois se base sur le fait qu'elles désignent "le même" acte d'exclusion : dans la première, c'est le jugement qui effectue l'acte ; dans la seconde, c'est le moi qui, se saisissant comme l'origine véritable des deux jugements, doit logiquement être à l'origine de cet acte aussi. En d'autres termes, il semble qu'il est possible de reformuler cette correspondance en termes d'*analogie formelle* entre les lois de (M.L) et celles de (M.T) telle qu'à chaque jugement considéré en soi corresponde un "jugement-pour-moi" ayant le même sens, c'est-à-dire représentant le même acte ; qu'à chaque propriété considérée en soi d'un jugement (telle que la vérité en soi) corresponde une "propriété-pour-moi" d'un "jugement-pour-moi" (telle que la "vérité-pour-moi") ayant le même sens ; et qu'à chaque relation considérée en soi entre des jugements corresponde une "relation-pour-moi" entre des "jugements-pour-moi" ayant le même sens. Et en dehors de la constatation qu'elle permet de repérer dans les lois de (M.L) et (M.T) les mêmes actes, ou plutôt les mêmes formes d'actes, cette analogie formelle confère aux lois de (M.T) un caractère *a priori* qui se révèle par le fait qu'en elles «*se trouve la structure apriorique de l'évidence et des effectuations qui relèvent d'ordinaire de cette structure, structure dont la mise à nu met réellement en relief les situations subjectives essentielles qui correspondent à son sens objectif.*» [ibid., 257] En fait, elle permet de considérer ces lois comme le fondement du caractère formel *a priori* des lois de (M.L).

2. Projet de solution des problèmes des fondements

En ce sens, (M.T) constitue déjà une méthodologie ultime des sciences déductives d'autant plus qu'elle prétend pouvoir fournir la base pour l'élimination de leurs problèmes des fondements tels que les paradoxes et/ou les problèmes d'indétermination, quoiqu'on ne trouve pas dans les écrits husserliens d'indication précise concernant l'élaboration de cette base. Entendons par problèmes d'indétermination ceux qui découlent de l'impossibilité de fonder dans (M.L) les critères ultimes pour établir adéquatement la notion de vérité dans des théories déductives — admettant un certain degré de complexité — leur complétude et leur non-contradiction, si l'on

part de l'hypothèse qu'elles sont non contradictoires.² Il est alors établi, du point de vue de (M.L), que ces problèmes et paradoxes résultent de la "prétention" qu'ont les concepts, les propositions ou les systèmes de propositions, admis dans (M.L), de pouvoir référer à eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils sont auto-référentiels ou, si l'on utilise la terminologie phénoménologique, qu'ils peuvent être considérés "en soi" et "pour-soi". Or, on pourrait facilement comprendre la nécessité, selon le point de vue de Husserl, de *réorienter* (M.L) vers la subjectivité effectuant originelle pour la fonder dans (M.T) : les paradoxes et les problèmes d'indétermination marquent, en effet, l'existence de certains jugements indécidables dans un ensemble de jugements donné — ces jugements étant bien entendu considérés en soi ; autrement dit, ils marquent l'"*incapacité*" *essentielle où se trouve cet ensemble*, et donc tous ses jugements hormis ceux qui sont indécidables, d'*effectuer réellement certains actes* tels que ceux qui "affirment" ou "excluent" ces jugements indécidables³. Ceci peut paraître comme un résultat "inattendu" du point de vue de (M.L), mais il ne l'est pas du point de vue husserlien (et en ce sens, on pourrait dire que Husserl anticipait les résultats de Gödel-Tarski) puisque celui-ci mettait en avant la critique phénoménologique de la notion de vérité et, en son sein, celle de la

2 Cela étant considéré comme la conséquence générale des théorèmes de Gödel [Gödel, 1931, prop. VI, XI] et Tarski [Tarski, 1936, §5, théorème 1] concernant une classe de propositions récursive et non contradictoire, telle que le système d'arithmétique, qui stipulent que la définition de la notion de vérité des propositions de cette classe ainsi que la démonstration de sa non contradiction ne peuvent être formalisables par ses moyens, mais par les moyens d'une "métaclasse" pour laquelle on verrait se répéter la même impossibilité, et ainsi de suite.

3 Le fait de mettre entre guillemets ou de souligner des mots ou expressions tels que *incapacité* ou *effectuer réellement certains actes* indique qu'ils sont utilisés au sens figuré (voir, à cet égard, comment Husserl énonce la loi de contradiction (p. 73-74) où il est question d'acte d'*exclusion* d'un jugement par un autre) ; d'ailleurs, je précise (p. 77) qu'il serait impropre d'attribuer au jugement (ou à un ensemble de jugements) la qualité d'*effectuer un acte*. En fait, cet usage vise à mettre l'accent — conformément à la critique husserlienne — sur l'exagération du caractère autonome (ou apriorique) que confère (M.L) à la théorie déductive, cette autonomie étant entendue comme la possibilité de générer plusieurs concepts et propositions à partir de *ses* propres concepts et propositions de base, comme si ces derniers constituaient l'origine unique et exclusive de cette génération et s'imposaient d'eux-mêmes à l'acte d'évidence quel qu'il soit.

décidabilité des jugements ⁴ [Cf Husserl, *ibid.* §79-80]. Cette critique se base sur le constat que, bien que le savant — ou le logicien au sens positif du terme — partait de la conviction que le prédicat de vérité n'était pas un caractère constituant du jugement, celui-ci, étant considéré en tant que "jugement-en-soi", devait être toujours décidé en soi ; ce qui revient à dire que ce même savant partait d'une conviction, contraire à la précédente, qui supposait "la-vérité-en-soi" du jugement, c'est-à-dire que le prédicat de vérité appartenait à son essence.

Donc, pour éliminer cette contradiction dans l'attitude positive du logicien, et par là-même, les paradoxes et les problèmes d'indétermination, il n'est nullement question, d'après Husserl, d'abandonner la vérité en soi-ou le principe selon lequel tout jugement est en soi décidable, car

la possibilité des sciences repose entièrement sur cette certitude que leur domaine existe et que pour elles il existe des vérités théoriques en soi [*ibid.*, 268] ;

il s'agit plutôt de lui faire subir une clarification qui en dégage l'origine subjective. En résumant, on peut dire que ce travail de clarification consiste en la mise en évidence de la genèse de la vérité scientifique en établissant la hiérarchie des vérités (corrélativement, la hiérarchie des jugements) à partir des vérités individuelles (corrélativement, des jugements portant sur des individus). Autrement dit, puisque l'expérience au sens premier se définit comme référence directe à l'individuel, il en résulte que la clarification consiste en le renvoi de la vérité (corrélativement, le renvoi du jugement), en tant que vérité d'existence et en tant que justesse de sens, à l'intentionnalité de l'expérience, c'est-à-dire au moi qui vise les objets ou états de chose individuels à travers son effectuation de l'acte de juger. [cf. Husserl, *ibid.* 2^o section, chap. IV-VI]

En ce sens, plutôt que d'abandonner la vérité en soi et la décidabilité en soi de tout jugement, il est question de les rendre "vérité-pour-moi" et "décidabilité-pour-moi" du "jugement-pour-moi", le moi étant considéré ici comme *ego* transcendantal qui, à

4 Je signale ici l'ambiguïté de la position de (M.L) en ce qui concerne la notion de vérité, qui admet que celle-ci n'est pas un prédicat constitutif du jugement. Cette ambiguïté, relevée par la critique phénoménologique qui part du même principe, se retrouve, à mon sens, dans cette même critique : je fais remarquer (Cf. §3) que la "vérité-pour-moi" tirerait sa légalité de la croyance husserlienne en l'existence de la "vérité-en-soi", et donc que ce prédicat appartiendrait en quelque sorte à l'essence du jugement, contredisant ainsi l'idée de la "vérité-pour-moi" ainsi que le principe de départ.

partir de la prise de conscience fondamentale de soi-même, effectuée toutes les autres prises de conscience dont spécialement celle d'être le pôle ultime où se constitue toute vérité, tout jugement et en général tout être de l'expérience. Donc, si l'on a dit plus haut que les paradoxes et les problèmes d'indétermination marquaient l'"incapacité" essentielle où se trouve un ensemble de jugements d'effectuer réellement certains actes, ceci signifie, du point de vue phénoménologique, que l'on en exagère l'autonomie ; en fait, il serait impropre de lui attribuer, ou plus simplement d'attribuer au jugement la qualité d'"effectuer un acte", lui-même n'étant que le résultat de l'effectuation de l'acte de juger. Tout jugement, et tout système de jugements, doit référer en dernier ressort, non à lui-même, mais à l'ego transcendantal et, par là, se trouveraient résolus les problèmes des fondements puisque, selon sa définition, cet *ego* est l'origine première où se constitue tout acte.

3. De la possibilité d'étendre les résultats de Gödel-Tarski à (M.T)

On comprend alors que (M.T) constitue en effet une méthodologie ultime des sciences déductives du fait qu'elle leur assure un fondement subjectif transcendantal et, par ce biais, qu'elle anticipe et résout les problèmes soulevés par les résultats de Gödel-Tarski. En d'autres termes, (M.T), à l'opposé de (M.L), ne pourrait nullement être concernée par ces résultats. Mais je dois répéter qu'on ne peut trouver dans les écrits husserliens d'indication précise quant à la *démarche logique* à suivre, en partant des lois de (M.T) pour prouver la validité de la ré-orientation méthodologique dont il est question ici en résolvant concrètement en leurs termes les problèmes des fondements de (M.L). On y entrevoit seulement «*la promesse de certitude*» qu'il en sera ainsi dès que l'on adopte l'attitude critique transcendantale telle qu'elle vient d'être schématisée. Or, il faut reconnaître que cette "promesse de certitude" se base d'abord, comme cela est mentionné à la page 3, sur la croyance en l'existence de la vérité et la décidabilité en soi ; comme si l'on devait croire que "la vérité-pour-moi" et la "décidabilité-pour-moi", ainsi que toutes les lois de (M.T), tiraient implicitement leur légalité de cette croyance, et non le contraire. Comment peut-on penser autrement quand on voit Husserl affirmer, juste après ce qu'il venait de dire dans la citation de la page 3 :

de ces choses qui vont de soi nous ne voulons rien abandonner, elles ont sûrement le rang d'évidences. Mais cela ne peut pas nous empêcher de les soumettre à une critique, de les questionner *sur leur sens spécifique et sur leur portée*. [*ibid.*, 268]

Il semble que cette critique-questionnement faillit au radicalisme du cartésianisme husserlien. Bien qu'il ne soit pas dans ses principes de douter de tout, je pense que ce cartésianisme aurait dû être *plus* radical vis-à-vis de la croyance en l'existence de la vérité en soi, moyennant une clarification *plus* radicale des problèmes des fondements, et qui pourrait commencer par le constat que ceux-ci marquent une impossibilité de droit et non seulement de fait. Autrement dit, une analyse phénoménologique radicale de ces problèmes devrait reconnaître que les résultats de Gödel-Tarski signifient, en dernier lieu, *l'impossibilité pure de référence totale ou achevée* quant à la détermination de certains concepts ou jugements, et de ce fait, *l'impossibilité pure de l'effectuation, ou, du moins, l'achèvement de certains actes que ce soit par un jugement, voire par un système de jugements, ou par le moi — quel qu'il soit*. Et l'on pourrait dire que l'extension de cette impossibilité au moi se trouve confirmée par l'analogie formelle sus-établie entre (M.T) et (M.L). Car l'on devrait reconnaître que quelle que soit la qualité subjective que l'on attribuerait au moi, et quelle que soit sa capacité d'intuitionner la vérité des jugements et de la fonder subjectivement comme "vérité-pour-moi", lorsqu'elle est placée au niveau du langage, c'est-à-dire lorsque le moi la traduit en actes de jugements, cette capacité se trouverait, dans certains cas, "bloquée", c'est-à-dire que certains de ses actes de jugements se trouverait frappés de l'impossibilité d'effectuation ou d'achèvement par les autres vu qu'ils seraient *formellement* impliqués dans les résultats de Gödel-Tarski.

En d'autres termes, si la vérité en soi pouvait rester acceptable en tant que principe métaphysique pur, sa re-formulation en "vérité-pour-moi" ne pourrait pas être considérée comme principe méthodologique ultime puisque (M.T), comme (M.L), serait concernée par ces résultats. On serait alors amené à se demander : quel est l'intérêt de cette *ré-orientation* opérée sur (M.L) si (M.T) se trouve confrontée aux mêmes problèmes des fondements et, de ce fait, perd son caractère fondateur ultime de (M.L) ?

4. Le caractère descriptif de (M.T)

Il est peut-être possible d'éviter cette question ainsi que les considérations qui l'impliquent en suggérant que l'analogie formelle entre (M.T) et (M.L) n'est admise qu'à titre indicatif et, qu'en fait, elle ne devrait pas nous cacher deux différences irréductibles. D'abord, (M.T), étant la partie de la phénoménologie qui traite de la possibilité et du fondement ultime des systèmes déductifs, et de la science en général, et étant donné que la phénoménologie est «*une discipline purement descriptive*» [Husserl, 1913, 195], est soustraite

à l'application de la logique pure qui s'applique normalement aux systèmes déductifs, et qui est donc l'outil propre de (M.L)⁵. En conséquence, il n'est pas légitime d'appliquer à (M.T) les résultats de Gödel-Tarski car ses jugements ne s'impliquent pas entre eux formellement à la manière des jugements de (M.L) ; en fait, l'effectuation des actes de jugements de la première ne se fait pas par construction déductive, mais *uniquement* par l'intuition originelle de l'*ego* transcendantal.

5. Reposition de la question Critique

A la base de cette différence se trouve une autre qui consiste en ce que (M.T) prend pour base certains principes d'essence métaphysique et *non méthodologique*, dont justement celui de l'existence de la vérité en soi ou celui de l'*ego* transcendantal considéré comme l'origine constituante de toute vérité et de tout être ainsi que tout acte s'y rapportant, principes qui permettront l'accomplissement du travail de clarification de (M.L) pour la fonder *philosophiquement*. En fait, on doit préciser que le souci majeur de Husserl ici est moins d'établir une méthodologie ultime des sciences déductives, que de s'en servir pour y illustrer les éléments de réponse à la question critique qu'on pourrait formuler ainsi : étant donné une théorie déductive, considérée comme ensemble de jugements ayant entre eux un rapport formel de conséquence, comment est-il possible d'avoir sur sa base, c'est-à-dire sur la base de l'intuition de ses propriétés intrinsèques, une connaissance *a priori* du monde indépendamment de la supposition de toute entité empirique, qu'elle soit objective ou psychologique ?

Certes, il y a derrière cette question *la fascination kantienne*, pourrait-on dire, à l'égard de la méthodologie déductive qui fait qu'un système de jugements peut, en quelque sorte, s'auto-générer à partir de l'application des lois de la logique à leur structure et indépendamment de la réalité, l'organiser et même l'anticiper.⁶ Mais,

5 Ceci est conforme à la nécessité phénoménologique de mettre hors-circuit l'ontologie formelle afin d'éviter l'erreur de Descartes qui, selon Husserl [Husserl 1929a, §93 ; 1929b, première méditation], avait manqué le but de sa démarche transcendantale avec la présupposition naïve des évidences ontologiques et logiques et, ainsi, avec l'intention d'y appliquer la méthode déductive.

6 Le fait qu'un système de jugements puisse s'auto-générer reflète son aspect déductif (cf note 3). C'est cet aspect qui lui permet de transcender la réalité, c'est-à-dire l'anticiper et l'organiser rationnellement à cause du fait qu'il est "traversé" ou constitué originellement par une intuition *a priori* qui présente en soi une forme originelle de la connaissance du monde (cf. note 7).

l'attitude transcendantale devra, selon Husserl [Husserl, 1929a, §100], aller au-delà, car cette fascination, en tant que telle, reste une attitude non critique : comme Descartes, Kant avait manqué le but de sa démarche transcendantale parce qu'il n'avait pas remis en question les lois logiques et leur caractère apriorique et, conjointement, il n'avait pas su «saisir l'idéalité des formations logiques sous le mode d'un "monde" propre d'objets idéaux qui est fermé sur soi» [ibid., 348] ; ou, en d'autres termes, il n'avait pas considéré ces formations logiques comme résultantes de l'effectuation intentionnelle au sein de l'expérience propre de la conscience qui leur donne sens, au même titre que les objets de l'expérience naturelle⁷. Or, cet *a priori* fondamental qu'est l'effectuation intentionnelle nous rend évidente, conformément au travail de clarification de la vérité en soi, la réponse à la question posée : il peut y avoir accord *a priori* entre la théorie déductive et le monde, sans supposer l'existence de celui-ci, parce que ses jugements et les objets visés à travers leur effectuation sont constitués aprioriquement au sein de la même expérience originelle de l'*ego* transcendantal qui tend, par conséquent, à les unifier. (A ce propos, cf. notamment la théorie husserlienne du signe, spécialement : [Husserl 1913, V], et [Husserl 1921])

On le voit bien : cette réponse explicite le fondement de la nécessité de ré-orienter (M.L) vers la subjectivité effectuant vu que la théorie déductive, qui constitue son objet, est, par définition, traversée par une intention d'objectivation primordiale. Ainsi reformulée en (M.T), (M.L) n'est plus considérée comme simple technique à même de résoudre les problèmes des fondements, mais constitue essentiellement le cadre adéquat et ultime pour la définition de la théorie de la connaissance. Et toute restriction imposée par les

7 La théorie kantienne explique, en fait, comment une théorie déductive peut constituer une connaissance *a priori* du monde ; mais son caractère empiriste ou antiplatoniste — selon les termes de Husserl — l'empêche d'élucider l'autre question plus fondamentale : comment peut-elle s'accorder avec ce monde sans en supposer l'existence ? On la voit, en effet, se servir, pour répondre à la première question, de la notion d'intuition *a priori* pour affirmer que la seule manière pour elle de se produire comme connaissance *a priori* est de ne contenir autre chose que la forme de la sensibilité, d'où la conclusion de Kant : «des intuitions possibles *a priori* ne peuvent jamais concerner que des objets de sens.» [Kant 1783, 1^o partie, 44] Parallèlement, dans [Kant 1787, théorie transcendantale de la méthode, chap. 1^o], il affirme qu'on ne saurait jamais imaginer *a priori*, conformément aux catégories de l'entendement, un seul objet qui ne puisse pas être empiriquement donné, car ce serait soumettre à la raison des concepts qui, sans renfermer de contradiction, seraient cependant sans objet.

résultats de Gödel-Tarski se trouverait, par là, écartée de façon "parfaitement logique".

Or, cet argument semble être trop parfait pour être logiquement valable, même du point de vue phénoménologique. On peut, en effet, donner de la démarche husserlienne, pour répondre à la question critique et établir (M.T), l'image suivante : trois systèmes d'être se trouvent chacun face aux deux autres ; le premier constitue l'origine de l'intentionnalité — qu'on appelle subjectivité ; le second, qui la renferme à titre non originel, transmet cette intentionnalité suivant des lois qui la reflètent — qu'on appelle système de signes ou de jugements ; et le troisième la réalise en tant qu'il est visé par le premier à travers le second — qu'on appelle objet mondain. La radicalisation qu'opère cette démarche consiste en la neutralisation du premier système en tant qu'il est le moi humain, et du troisième en tant qu'il constitue le champ de sa perception sensible ; cependant, cette neutralisation n'atteint pas l'origine subjective elle-même, car elle ne fait que mieux la mettre en évidence dans la genèse et l'être du second système en la confirmant, dans sa capacité de se réfléchir sur soi, comme son fondement ultime qui ne peut, du reste, être que transcendantal vu que toute donnée empirique est exclue.

6. Identification possible ou impossibilité d'une méthodologie ultime

Or, sans entrer dans les détails concernant l'essence de cet *ego* transcendantal (et je ne prétends nullement vouloir l'élucider ici), et au risque de contredire certaines indications husserliennes, l'on est tenté de constater la similitude qu'il y a entre sa genèse et la genèse naturelle (ou historique) d'une théorie déductive : bien que l'on reconnaisse naturellement que le premier est l'origine constituante de la seconde, tous les deux reflètent cependant le "même effort continu" de s'éloigner de la réalité empirique, qu'elle soit le moi humain ou les objets de sa perception, comme si, au fur et à mesure du déploiement de cet effort, cette réalité tendait finalement à disparaître. Et, de ce fait, on est aussi tenté de dire que, dans son acception analytico-formelle, la théorie déductive tend non seulement à constituer, à travers ses jugements, la finalité des actes de l'*ego* transcendantal, mais aussi à *en constituer la finalité d'être* (cf. §7). (Cette remarque semble se confirmer par le fait que cet *ego* paraît être moins un principe ontologique qu'un principe épistémologique.) Ainsi, même si l'on accepte que l'aspect analytico-formel de la théorie ne soit pas fondamental, il n'en demeure pas moins vrai qu'il lui confère au bout de l'effort d'éloignement — et contrairement à l'image précédente — le rôle central et primordial, puisque l'objet sensible n'est donné que

comme cas particulier pouvant être visé par la théorie, l'*ego* lui-même, de par sa tendance à s'identifier à elle, n'y est pas considéré comme le centre, mais comme «*élément oublié de son passé*» dont le caractère intentionnel d'effectuation cède la place à un "mécanisme" d'auto-génération qui finit par le transcender.

Aussi peut-on dire que cette radicalisation (lue "entre les lignes" de la phénoménologie husserlienne) permet de *neutraliser*, ou *mettre entre parenthèse*, la notion même d'origine subjective [cf. §7] ; et l'on rejoint par là le contenu de la tentative de "clarification plus radicale" des problèmes des fondements mentionnée à la page 74 : la tendance à l'identification, dont il vient d'être question, montre que les résultats de Gödel-Tarski signifient effectivement l'impossibilité pure d'effectuation ou d'achèvement de certains actes quelle qu'en soit l'origine, et concernent donc aussi bien (M.T) que (M.L) puisqu'ils concernent autant l'*ego*, dans sa définition pure, qu'une théorie déductive qui atteint un certain degré de complexité.

Finalement, si l'on continue de parler de (M.T) comme réorientation phénoménologique de (M.L), ce sera au même titre qu'une Histoire — notamment subjective — qui tente de reconstituer les éléments constitutifs de (M.L) ; mais elle ne sera pas considérée comme la méthodologie qui en rétablit le fondement ultime de vérité, car (M.L) n'en admet point.

7. Remarques récapitulatives : mise entre parenthèse de l'origine subjective

Comment peut-on expliciter cette mise entre parenthèse ? On a vu [§2] que (M.T) renvoie la vérité scientifique, notamment la vérité des propositions de la théorie déductive, à l'intentionnalité de l'expérience. Mais ce n'est pas pour autant que l'on doive la considérer comme incompatible avec le fait que la théorie déductive reste la forme la plus élaborée que peut atteindre un ensemble de jugements renfermant l'effort originel de l'*ego* transcendantal pour constituer et atteindre son objet, sous ses différents modes essentiels. (C'est dans ce sens que j'affirme [§6] que la théorie déductive tend à constituer la finalité des actes de l'*ego* transcendantal, en tant qu'actes donateurs de sens et de vérité.) Car l'on sait que la clarification phénoménologique de (M.L) ne vise pas l'élimination de la logique, mais sa fondation subjective conformément aux données précédentes. Il en découle que la logique garde toujours son aspect de modèle de la rigueur pour la constitution de la vérité de la science en général : c'est l'enseignement que l'on tire directement de la proposition husserlienne selon laquelle la logique est appelée à être la méthode principielle pour toutes les sciences [Husserl, 1929a, §71].

C'est ici que l'on est tenté d'opérer une "clarification plus radicale" de (M.L), car on ne peut s'empêcher de penser que "modèle de rigueur" est synonyme de "modèle d'économie de l'effort", ce qu'incarne parfaitement la théorie déductive quel qu'en soit l'objet. Mais l'"économie de l'effort" n'est naturellement pas une propriété de cette théorie, mais plutôt une propriété fondamentale de l'*ego*, qui la projette sur son activité donatrice de sens et de vérité. En ce sens, il est légitime de penser qu'elle est inséparable de cette activité, c'est-à-dire qu'elle est un mode du vécu de l'*ego* transcendantal, aussi essentielle et spontanée que ce dernier peut l'être⁸. Aussi pourrait-on dire que les actes de cet *ego* ne sont pas effectués dans une totale spontanéité et donc, ils ne sont pas perçus comme constituant un simple agrégat de vécus mais plutôt comme constituant un ensemble de vécus ordonné selon ce mode essentiel qu'est l'"économie de l'effort". Autrement dit, la théorie déductive représente la finalité d'être de cet *ego* qui vit et tend à constituer ses différents vécus selon son modèle. On comprend alors mieux pourquoi les difficultés concernant cette théorie, dans le contexte de (M.L), devraient se traduire par une impossibilité d'effectuation ou d'achèvement de certains actes, affectant l'*ego* transcendantal lui-même [p. 82], car ces difficultés affectent directement un mode essentiel de son vécu.

Comme on le voit, si cette tentative de "clarification plus radicale" nous conduit à une telle constatation, l'on est obligé de se demander : quel est l'intérêt philosophique de (M.T) si elle doit conduire aux mêmes difficultés que (M.L) ? Et donc quelle est l'intérêt philosophique de cette entité qu'est l'*ego* transcendantal ? L'importance de ces deux questions consiste en ce qu'elles révèlent la fin de la "clarification radicale", à savoir la mise entre parenthèses de la notion de "fondations ultimes" de la science et, surtout, de la notion d'"origine subjective". Il est clair que, pour Husserl, cette mise entre parenthèses est inconcevable : d'abord il n'y a pas de philosophie sans l'idée directrice d'un fondement absolu de la connaissance [Husserl 1929b, Premières Méditations] ; ensuite, cette idée suppose l'"idée" d'une subjectivité conçue comme l'auteur du travail de fondement absolu. En fait, Husserl évoque cette possibilité

8 L'*ego* transcendantal, défini comme conscience pure, doit être considéré comme vie, et donc comme volonté ou désir de fournir le moindre effort pour atteindre l'être de l'objet et la vérité ; ces deux derniers étant constitués intentionnellement en elle, cette vie ne veut, de ce fait, fournir que le moins d'actes possibles pour les révéler en jugements pour elle : disons que la propriété d'économie de l'effort et l'intentionnalité sont corrélatives, et que la théorie déductive représente la finalisation ou la concrétisation réussie de cette volonté.

pour l'écartier immédiatement⁹. A la question «*la réduction phénoménologique fait-elle également du moi phénoménologique qui découvre les choses un néant transcendantal ?*» [Ideen I, §57], il répond que cette réduction aboutit au flux des multiples vécus qui subsiste comme seul résidu transcendantal, et permet d'y distinguer ces vécus — entendus comme éléments changeants — du moi pur — entendu comme centre identique qui existe en permanence et qui appartient à chacun d'eux. Donc l'intérêt de l'*ego* transcendantal consiste, selon cette approche, en ce qu'il constitue en soi deux principes équivalents : d'abord, il est le principe d'unité de ses vécus malgré leurs différences et changements et, par là-même, le principe d'unité et d'existence de l'objet qui est visé et atteint au sein de ces vécus¹⁰ ; ensuite, en tant que tel et en tant que centre de (M.T), il est le principe d'existence du fondement ultime de (M.L) et de toute connaissance en général. En d'autres termes, l'intérêt de cet *ego* résiderait dans le fait que si l'on postulait son existence, la *certitude* à propos de l'être de l'objet et de la vérité de ses jugements le concernant — et en général la certitude de la science — serait totalement acquise : il semble alors que cet intérêt soit plutôt d'ordre épistémologique que d'ordre ontologique : *l'être de l'ego transcendantal consiste, d'abord et surtout, en ce qu'il est le principe absolu de la certitude* (c'est d'ailleurs le sens que je donne à la remarque faite au §6). Or vu sous cet angle-là, il ne peut plus se soustraire à la mise entre parenthèses phénoménologique puisque les difficultés, soulevées par les résultats de Gödel-Tarski et affectant son vécu propre, comme on vient de le voir, signifient qu'il est

9 Notons à cet égard qu'Husserl promet de revenir, dans le second tome des *Ideen*, à cette exclusion pour l'y affermir. On constate d'ailleurs que sa position vis-à-vis de l'*ego* transcendantal a changé à partir de la 3^e édition des *Recherches Logiques V* : il était plus sceptique quant à l'existence de celui-ci dans les deux premières éditions, mais il a revu sa position dans la troisième édition, et notamment dans les *Méditations cartésiennes* où il affirme que «*l'ego existe pour lui-même*», qu'«*il se constitue continuellement lui-même comme existant*», ou encore, qu'«*il se saisit soi-même comme moi identique*» [Husserl 1929b, IV^e méditations, 55-56].

10 Dans [Husserl 1913, 4^e section], on retrouve certaines questions concernant l'identité et l'existence de cet objet, telles que : «*Quand, peut-on se demander partout, l'identité du X "visé" noématiquement est-elle une "identité réelle" et non pas "simplement" visé [...] ?*» [ibid., 457]. A quoi Husserl répond en énonçant «*la thèse de la raison originelle*» : «*A tout objet "qui existe véritablement" correspond par principe [...] l'idée d'une conscience possible dans laquelle l'objet lui-même peut-être saisi de façon originnaire et dès lors parfaitement adéquate. Réciproquement, si cette possibilité est garantie, l'objet est ipso-facto ce qui existe véritablement.*» [ibid., 478]

impossible d'établir certaines vérités de manière définitive (cf. note 2), et donc qu'il ne peut y avoir de principe absolu de certitude.

J'aimerais conclure en suggérant l'idée que la phénoménologie transcendantale semble avoir manqué le but de sa démarche critique, parce qu'elle n'a pas "osé" mener à terme la clarification radicale du problème de la connaissance en mettant toujours devant soi un idéal de certitude, et en gardant l'"espoir" de pouvoir l'atteindre et de le clarifier totalement. J'ai tenté, au cours de cette courte réflexion, de montrer que les résultats de Gödel-Tarski constituent une critique incontournable, sinon un démenti, de cet idéal et de cet espoir¹¹, et nous incitent, en même temps, à penser la philosophie comme une démarche "inquiète" qui acquiert son sens du constat que la clarification véritablement radicale du problème de la connaissance ne présuppose aucun fondement ultime, et que la recherche du fondement est une remise en question perpétuelle de ses principes.

Bibliographie

Gödel, K.

- 1931 *On formally undecidable propositions of Principia Mathematica and related systems*, trans. B. Meltzer & R.B.Braithwaite, Edinburgh and London : Oliver and Boyd, 1962.

Husserl, E.

- 1913 *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pure, (t.1)*, trad. P. Ricoeur, Paris : Gallimard, 1950.
- 1913-V *Des vécus intentionnels et de leurs "contenus" (Rech.V)*, in [Husserl 1972].
- 1921 *Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance (Rech.VI)*, in [Husserl 1974].
- 1929a *Logique formelle et logique transcendantale*, trad.S.Bachelard, Paris : P.U.F, 1957.
- 1929b *Méditations cartésiennes*, trad. Peiffer & Lévinas, Paris : Vrin, 1980.
- 1969, 1972, 1974 *Recherches logiques, (3vls.)*, trad. H.Elie, A.L.Kelkel, R.Scherer, Paris : P.U.F..

¹¹ On notera que les discussions menées à propos des fondements de la physique contemporaine, notamment à propos de la question de l'objectivité et du déterminisme, semblent conduire à une critique analogue.

Kant, I.

- 1783 *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris : Vrin, 1957.
- 1787 *Critique de la raison pure*, trad. A. Tremsaygues et B. Pacaud, Paris : P.U.F, 1980.

Tarski, A.

- 1930 Concepts fondamentaux de la méthodologie des sciences déductives, in [Tarski 1972, 67-91].
- 1936 Le concept de vérité dans les langages formalisés, in [Tarski 1972, 157-269].
- 1972-1974 *Logique, sémantique, métamathématique (2 vols)*, trad. G. Granger, Paris A.Colin.